Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

39 | 2018

Résister au Moyen Âge

Prêtres, métropolites et patriarches de la Roumélie : une résistance orthodoxe au pouvoir ottoman (XV^e–XVII^e siècle)

Alexandra Laliberté de Gagné

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/5072>

DOI : 10.4000/questes.5072

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 13 juillet 2018

Pagination : 129-144

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Alexandra Laliberté de Gagné, « Prêtres, métropolites et patriarches de la Roumélie : une résistance orthodoxe au pouvoir ottoman (XV^e–XVII^e siècle) », *Questes* [En ligne], 39 | 2018, mis en ligne le 30 juillet 2018, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/5072> ; DOI : 10.4000/questes.5072

Prêtres, métropolites et patriarches de la Roumélie : une résistance orthodoxe au pouvoir ottoman (XV^e–XVII^e siècle)

Alexandra LALIBERTÉ DE GAGNÉ¹

Université de Toulouse – Jean Jaurès

Les guerres d'indépendance grecques sont marquées par l'image d'Épinal du pope les armes à la main guidant le peuple révolté. Cet imaginaire est bien représenté dans de nombreuses peintures d'hier et d'aujourd'hui, sur les timbres, voire dans les films avec, par exemple, la figure de Papaflessas². Or, cette image trouve son origine bien avant la révolution grecque. Les hommes de foi, bien que responsables de leurs fidèles devant l'administration turque, ont pu en effet jouer un rôle prégnant au sein de la résistance contre les Ottomans dans l'espace balkanique. Un certain nombre de révoltes ou de tentatives de révolte furent alimentées par des hommes d'Église pour la simple raison que ces religieux apparaissaient comme des meneurs naturels, constituant souvent la seule élite d'un peuple privé de ses chefs³.

¹ Ayant bénéficié d'une aide de l'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche « ANR-11-IDEX-0002-02 ». La chronologie choisie nous amène à une remarque concernant l'étude : pour l'espace balkanique, le XVI^e et la première moitié du XVII^e siècle demeurent clairement ancrés dans le Moyen Âge.

² Yeóryios Phléssas, moine grec, fut l'une des figures importantes de la Guerre d'Indépendance grecque. Un film, Papaflessas (1971), réalisé par Errikos Andreou, lui fut d'ailleurs consacré.

³ Les élites politiques étaient soit exécutées, soit intégrées dans le système administratif ottoman, ou encore réduites à un statut de tributaires. Voir Nicolae Iorga, *Byzance après Byzance*, Paris, Balland, 1992.

Cette étude vise à déterminer dans quelle mesure ces hommes d'Église d'origine grecque ont contribué à l'idée de croisade tardive et aux révoltes (ou, du moins, aux tentatives de révolte) chrétiennes, contre le pouvoir ottoman entre la fin du ^{xv}^e siècle et le début du ^{xvii}^e siècle. Des mouvements d'opposition, que celle-ci soit culturelle ou diplomatique, sont perceptibles dès la chute de Constantinople, comme en témoignent les actions de nombreux exilés grecs. Cependant, cette contestation ne présente pas un visage uniforme : deux grands courants idéologiques de résistance spirituelle, voire politique, s'opposent depuis bien avant la fin de l'Empire byzantin au sein du haut clergé. Pour autant, les patriarches ne sont pas les premiers concernés par les révoltes contre le pouvoir ottoman parmi les religieux orthodoxes : métropolitains, archevêques, prêtres et moines font le relais entre ceux-ci et les populations rebelles. Ces mouvements trouvent également un écho à une échelle beaucoup plus locale, celle des villes et des villages.

L'élite religieuse grecque exilée au ^{xv}^e siècle

Les premiers prélats s'opposant à la domination turque se trouvent parmi les exilés grecs déjà engagés dans un certain rapprochement auprès des Latins, susceptibles d'offrir une aide financière, pouvant même aller jusqu'à se convertir à la foi apostolique ou à prôner l'union des Églises. L'un d'entre eux est le cardinal Isidore de Kiev (1385–1463). Il fut l'hégoumène⁴ du monastère Saint-Démétrios à Constantinople, puis le métropolitain orthodoxe de Kiev et de toutes les Russies⁵. Il participa également au concile de Ferrare-Florence en 1438–1439 en faveur de l'union des Églises catholique et orthodoxe, dont le but évident était pour

⁴ Un hégoumène (ἡγούμενος en grec) est le supérieur d'un monastère orthodoxe.

⁵ Constantinople 1453. Des Byzantins aux Ottomans. Textes et documents, dir. Vincent Deroche et Nicolas Vatin, Toulouse, Anacharsis, 2016, p. 579–580.

l'empereur byzantin d'obtenir une aide militaire des Latins contre l'avancée ottomane⁶. Il fut nommé dès 1439 légat apostolique en Russie ainsi que cardinal, au même moment que son compatriote Bessarion. Il célébra le 12 décembre 1452 l'union des églises à Constantinople mais dut s'exiler à Venise après la chute de la ville, puis à Candie⁷.

Il aurait envoyé, dès la chute de Constantinople, plusieurs lettres au cardinal Bessarion, au pape Nicolas V, ainsi qu'au duc de Bourgogne Philippe le Bon et au doge de Venise Francesco Foscari, tous susceptibles d'être intéressés par l'idée d'une croisade contre les Ottomans⁸. Elles consistent en une lamentation sur le sort de Constantinople, et en un appel à la solidarité chrétienne, soulignant le danger imminent que représentait le sultan Mehmed II pour tous les Chrétiens. Dans une lettre datée du 6 juillet 1453, il appelle le pape Nicolas V à utiliser son influence auprès des princes pour mener une croisade contre les infidèles :

[...] engage donc ta puissance, très saint Père, et puisque tu connais et comprends profondément les choses et que tu as un pouvoir suprême sur toutes les puissances subalternes [...] exhorte, ordonne, demande et exige du très chrétien, invincible et très illustre empereur des Romains [Frédéric III de Habsbourg], toi qui est la tête de la foi et de la chrétienté, lui qui est le premier défenseur de ta Sainteté, et de tous les autres rois et princes chrétiens [...] ⁹

Les efforts de ce cardinal furent partagés par le cardinal Bessarion qui aurait également tenté d'utiliser son influence auprès des princes pour favoriser une intervention militaire contre les Ottomans, mais en vain. Or il s'agit ici de deux prélats qui vivent parmi les Latins et qui se sont convertis à la foi catholique. Bien qu'exceptionnels pour leur parcours,

⁶ Ibid., p. 580.

⁷ Constantinople 1453, op. cit., p. 583.

⁸ Ibid., p. 579–618 et p. 639–646.

⁹ Ibid., trad. Christine Gadrat-Ouerfelli, p. 601.

ces deux cas sont représentatifs des élites intellectuelles byzantines exilées en Italie, le plus souvent à Venise ou à Rome. Leur discours, sous forme de lamentation, est caractéristique des premières réactions anti-ottomanes de la part des élites religieuses. Nous n'avons cependant que peu de traces, dans un premier temps, de tentatives de soulèvement parmi les prélats orthodoxes restés sous domination ottomane jusqu'à la fin du xvi^e siècle, la plupart, comme le patriarche Gennadios Scholarios, préférant la coopération¹⁰, ce qui ne l'empêche pas d'être également l'auteur de deux lamentations¹¹. Ce genre littéraire très en vogue est aussi illustré par l'un de ses anciens élèves, Matthieu Kamariotès, fils de prêtre, mort en 1490, connu pour son *De Constantinopoli Capta Narratio Lamentabilis*, récit dont certains extraits furent reproduits par Théodore Zygomalas au xvi^e siècle dans une lettre adressée à l'érudit allemand Martin Crusius et qui se retrouve donc dans son *Turco-Graeciae Libri Octo*¹².

¹⁰ Despina Tsourka-Papastathi, « À propos des privilèges octroyés par Mehmed II au patriarche Gennadios Scholarios : mythes et réalités », dans *Le patriarcat œcuménique de Constantinople aux xiv^e-xvi^e siècles : Rupture et Continuité. Actes du Colloque International*, dir. Augustine Casiday et al., Paris, Centre d'études byzantines, Néohelléniques et Sud-est Européennes, École des hautes études en sciences sociales, 2007, p. 253–275.

¹¹ La première est une lettre sur la prise de Constantinople datée de l'automne 1454, la deuxième est une lamentation rédigée le 20 juin 1460. Constantinople 1453, op. cit., trad. Marie-Hélène Congourdeau, p. 893 : « Or, à présent que la plus belle des villes qui soient sur terre a été dévastée si pitoyablement – cette Ville qui, tant qu'elle était libre, était aussi l'unique patrie commune de la nation actuelle des Grecs, à la place de leurs nombreuses patries particulières – jusqu'à présent donc, je n'ai pas jugé bon de délivrer la moindre parole sur son malheur [...] ».

¹² Ibid., trad. Vincent Deroche, p. 772 : « Je ne pleurerai pas sur mon père, car je le crois et le proclame bienheureux d'être mort. Je l'aurais pleuré, et à bien juste titre, s'il était tombé vivant aux mains des barbares lors de la prise de sa patrie, et si, devenu prisonnier, il avait été entraîné comme le reste de ses concitoyens, contraint de voir et de supporter ce devant quoi, même s'il avait eu une âme de pierre, il aurait préféré subir mille morts atroces plutôt que de vivre d'une façon si déshonorante et malheureuse [...] ».

Une résistance orthodoxe élargie aux XVI^e et XVII^e siècles ?

Dans le monde post-byzantin, les patriarchats et les Églises autocéphales orthodoxes sont tous placés sous l'autorité du patriarchat de Constantinople, lui accordant ainsi une place privilégiée¹³. Deux courants de pensée subsistent parmi les élites religieuses grecques, partagées entre l'ouverture à l'ouest avec l'union des Églises (ou une coopération renforcée) et un rapprochement avec les autres peuples orthodoxes. Certes, dans le cadre d'une forme de « résistance » culturelle, religieuse, parfois même politique, il s'agit avant tout d'obtenir une aide étrangère, notamment à travers l'acquisition d'armes, d'hommes ou de moyens financiers. La bataille de Lépante, qui vit en 1571 la victoire d'une flotte chrétienne face à celle des Ottomans, trouva un écho auprès des populations grecques les plus agitées¹⁴. Vers la fin du XVI^e siècle, période troublée pour l'Empire ottoman, on assiste à une grande révolte menée initialement par les Valaques et les Moldaves contre l'autorité du Sultan. Or, il semblerait que ce contexte, si propice aux interventions étrangères, ait ranimé les actes de résistance du clergé grec après une longue période de relative léthargie. À partir du XVI^e siècle, l'Église a joué un rôle clé dans la cohésion entre les Grecs et fut souvent impliquée, de manière volontaire ou non, dans des mouvements de rébellion contre les autorités ottomanes¹⁵. Les contacts entre les dignitaires ecclésiastiques orthodoxes, y compris ceux issus de la diaspora grecque, et les rois et les princes de la chrétienté furent monnaie courante. On retrouve notamment dans ces

¹³ Constantin G. Pitsakis, « De la fin des temps à la continuité impériale : constructions idéologiques post-byzantines au sein du patriarchat de Constantinople » dans *Le patriarchat œcuménique de Constantinople aux XIV^e–XVI^e siècles*, op. cit., p. 214. Voir également Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 165.

¹⁴ José M. Floristan Imizcoz, « Basilios ortodoxos y politica mediterranea de España », *Erytheia*, 2007, n° 28, p. 140–141.

¹⁵ Ibid.

contacts la trace de certains patriarches, tels que Dionysios II, Néophyte II et Thimothée II Marmareno.

Ces correspondances soulignent entre autres l'aide que le clergé et les moines orthodoxes ont offerte aux Latins, au péril de leur vie : transmission d'informations aux galères chrétiennes sur les Ottomans, fourniture d'abris et d'itinéraires aux espions chrétiens voyageant en Orient, assistance aux captifs et aux renégats, etc.¹⁶. Ainsi, le métropolite de Monemvasie Macaire Mélissène, auteur présumé de la *Chronique Majeure*¹⁷ portant sur la chute de Constantinople, est un acteur important dans la bataille de Lépante en 1571 contre les Turcs, tandis que l'abbaye de Sainte Veneranda Parascève en Chimarra¹⁸ ou le couvent Saint André d'Athènes¹⁹ adressent des mémoires au conseil d'État espagnol.

Le cas du patriarche de Constantinople Néophyte II (1602–1603 et 1607–1612) et des prélats de Thessalie et d'Épire est également révélateur. Le père jésuite François de Canillac narre le renversement de ce patriarche uniate par ceux qu'il appelle les schismatiques dans sa lettre annuelle adressée aux pères et frères Jésuites de France, datée de 1612²⁰. Une lettre de Néophyte II, datée de 1609, témoigne des relations qu'il entretenait avec les Latins, et notamment avec la Couronne espagnole²¹. Dans celle-ci, il fait appel au sentiment chrétien du monarque espagnol,

¹⁶ José M. Floristan Imizcoz, « Basilios ortodoxos y politica mediterranea de España », art. cit., p. 140–141.

¹⁷ Le *Chronicon Maius* fut écrit sur la base de l'œuvre de George Sphrantzès rédigée au XV^e siècle et portant sur la chute de Constantinople, désignée aussi sous le nom de *Chronicon Minus*.

¹⁸ Mémoire rédigé par Simeón le 14 novembre 1607. Ibid., doc. I, p. 184–187.

¹⁹ Le mémoire fut rédigé par l'abbesse sœur Leoncia Lascaris le 11 avril 1612. Ibid., doc. III, p. 190–192.

²⁰ Auguste Carayon, *Relations inédites des missions de la Compagnie de Jésus à Constantinople et dans le Levant*, Leiden, IDC Publishers, 1985, p. 63.

²¹ José M. Floristan Imizcoz, *Fuentes para la política oriental de los Austrias : la documentación griega del Archivo de Simancas, 1571–1621*, Espagne, Universidad de Leon, 1988, doc. XI, p. 220–225.

lui demandant de libérer Constantinople et les chrétiens d'Orient du pouvoir du « démon », des « idolâtres » et des « bêtes enragées²² ».

Trois personnes dont Néophyte certifie qu'ils partagent les mêmes convictions, sont mentionnées dans la lettre : Nikolaos Matzas, Escarlatos Matzas et Constantinos Postelnicos²³. Tous trois ont participé à de nombreuses ambassades ou missions auprès des vice-rois de Naples et du roi d'Espagne, en lien avec des autorités ecclésiastiques et monastiques disposées à fomenter des révoltes contre les Ottomans ou à transmettre des informations²⁴. Constantinos Postelnicos et Escarlatos Matzas comptent aussi parmi les quatre ambassadeurs d'Épire et de Thessalie envoyés en 1600–1603 à la cour de Madrid par Dionysos, évêque de Larissa, connu pour avoir mené un soulèvement contre les Ottomans en Épire en 1611²⁵.

Nikolaos Matzas, frère d'Escarlatos, fut le procureur général du monastère du Christ Salvateur à Galixidi en Grèce centrale en 1618²⁶. Il aurait, pour sa part, procédé à des échanges secrets entre le Levant et l'Espagne, transmettant des informations notamment au comte de Lemnos et au comte de Bénévent (vice-rois de Naples) pendant une dizaine d'années²⁷. Il aurait également participé aux ambassades auprès de Philippe III pour traiter de la libération de la province de la Grèce pendant cette période selon une lettre envoyée au conseil d'État espagnol le 21 juillet 1618²⁸. Il prend le nom de Néophyte lorsqu'il prend l'habit et demande une aide financière au monarque espagnol pour ses années de

²² Ibid.

²³ José M. Floristan Imizcoz, *Fuentes para la política oriental de los Austrias*, op. cit., doc. XI, p. 220–221.

²⁴ Ibid., p. 54–75.

²⁵ Ibid., doc. X, p. 166–207.

²⁶ José M. Floristan Imizcoz, « Basilios ortodoxos y política mediterranea de España », art. cit., p. 194–195.

²⁷ Ibid., doc V, p. 194.

²⁸ Ibid.

service et pour aider le monastère en difficulté qui aurait, semble-t-il, contribué aux réseaux de renseignement sur les Ottomans sous son prédécesseur Arsène Zancaropoulos, vers 1601–1609²⁹. Néanmoins, son activité tend par la suite à le rendre suspect auprès des Ottomans et il finit par chercher refuge à Naples, intégrant la communauté grecque locale³⁰.

Les liens entre le patriarche Néophyte II et ces trois représentants largement impliqués dans les mouvements de révolte ne sauraient être fortuits. Ces échanges montrent bien comment certains monastères pouvaient participer aux transferts d'informations sur le Levant aux puissances chrétiennes, ou encore accueillir des chrétiens captifs fuyant Constantinople. Ces relations avec l'Occident ne pouvaient que favoriser le rapprochement d'une certaine élite religieuse vis-à-vis des Latins. Néanmoins, cette ouverture n'était pas forcément partagée par tous ; on retrouve en effet des hommes de foi partisans d'une solidarité avant tout orthodoxe, beaucoup plus réfractaires à une aide venue des Latins, même si, de façon plus indirecte, ils ont contribué à lutter contre les conversions à l'Islam (voire, pour certains, au catholicisme) et même, dans une certaine mesure, contre la domination ottomane.

Une résistance culturelle

Le patriarche d'Alexandrie Mélétiüs Pigas³¹, ainsi que celui de Constantinople, son neveu Cyrille Loukaris³², ont ainsi pris part à une forme de résistance spirituelle et culturelle, étant de farouches défenseurs

²⁹ Ibid., doc. IV, p. 192–193.

³⁰ José M. Floristan Imizcoz, « Basilios ortodoxos y politica mediterranea de España », art.cit., p. 192–193.

³¹ Mélétiüs Pigas, d'origine crétoise, fut patriarche d'Alexandrie de 1593 et 1601 et assumait l'administration patriarcale de Constantinople de 1597 à 1598.

³² D'origine crétoise, Cyrille Loukaris (1570–1638) fut patriarche d'Alexandrie de 1602 à 1620, puis de Constantinople de manière discontinue jusqu'en 1638. Voir Nikolaos Kakavelakis, *La vie et l'œuvre du patriarche Cyrille Loukaris : 1570–1638*, thèse soutenue sous la direction de Marcel Metzger, Université Marc Bloch, 2007.

de l'orthodoxie grecque. Luttant contre l'ignorance du clergé, ils ont contribué activement à la création d'écoles grecques, permettant d'établir des relations avec les autres populations orthodoxes et d'étendre l'influence de l'Église grecque³³. C'est le cas à Ostrog, en Pologne-Lituanie, sous la protection du prince orthodoxe Constantin Basile, dont les états, voisins de l'ancienne Moldavie, étaient constamment menacés par la Sublime Porte. Mélétius Pigas et Cyrille Loukaris n'eurent de cesse de l'encourager à y ouvrir une école grecque, dans l'espoir peut-être d'y contrer l'influence catholique issue de l'union de Brest³⁴. Cyrille Loukaris a également contribué à la création d'une première imprimerie grecque à Constantinople (vers 1625)³⁵. L'ouverture d'un collège était par ailleurs envisagée par ce dernier à Alexandrie³⁶. Ces écoles ont permis d'amplifier la production et la diffusion d'ouvrages grecs, comme la chronique de Gheorge Palamadès, rédigée en 1607 à la cour de Constantin Basile et racontant les exploits de Michel le Brave contre les Turcs³⁷. L'auteur aurait même enseigné dans l'école grecque d'Ostrog³⁸.

Un autre chroniqueur, Mathieu de Myre, épirote, était l'hégoumène du couvent de Dealu, nécropole traditionnelle des princes valaques³⁹. Se proposant de narrer l'histoire de son pays d'accueil, sa chronique contient une complainte sur la prise de Constantinople qui fut reprise dans

³³ Émile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, Maisonneuve et Cie Libraires, 1881, t. II, p. LXXX et sq.

³⁴ Ibid.

³⁵ Archives historiques de Propaganda Fide, ms. Greci, vol. 1, fol. 20.

³⁶ Ibid., fol. 19v.

³⁷ Émile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, op. cit., p. 186 et sq. : « Je te prie, Athéna, grande fille de Zeus, /de me parler, afin que je puisse raconter ce grand combat, /de l'aventureuse bataille de l'extraordinaire Michel, /des morts innombrables, de la grande effusion de sang /qui provoqua de si grands dégâts /et la destruction de la Turquie et de beaucoup d'autres lieux, /[de me parler] des cadavres turcs dévorés par les vautours et les chacals [...] » (l.1–7) (nous traduisons).

³⁸ Ibid.

³⁹ Ibid., p. LXXXV et sq.

d'autres textes grecs (et roumains) postérieurs⁴⁰. Proche du pouvoir central de Constantinople, il échangeait une correspondance régulière avec Cyrille Loukaris : une lettre adressée au patriarche fut trouvée avec un manuscrit de sa chronique⁴¹. Mathieu avait séjourné à la cour du prince Radu Mihnea entre 1612 et 1615 à Târgoviște, alors la capitale de la Valachie⁴². Faisant l'éloge de Michel le Brave, dont il fait un champion de l'orthodoxie suite à la révolte qu'il mena contre la Porte ottomane entre 1594 et 1601, il se défie toutefois de toute aide extérieure, y compris des Russes, craignant que Moscou ne devienne réellement la troisième Rome⁴³. Mathieu de Myre a également encouragé les voïvodes⁴⁴ à fonder des écoles en Valachie, s'inscrivant ainsi dans la même lignée que les patriarches précédemment évoqués.

On constate donc que ces patriarches prônent une résistance avant tout culturelle, cherchant à mobiliser leurs réseaux pour étendre leur influence sur les princes orthodoxes voisins. Tous n'ont pas

⁴⁰ Simonescu, « La chronique de Matthieu de Myre et une traduction ignorée de son "Histoire" », *Revue des études Sud-Est européennes*, tome IV, 1966, n° 1-2, p. 81-114 ; Giorgio Zoras, « Un threnos inedito sulla caduta di Costantinopoli (Codice Barberiano greco n° 15, fol. 15v-16v) », *Studi bizantini e neoellenici*, 1935, vol. IV, n° 13, p. 239-248.

⁴¹ Les documents se retrouvent dans le manuscrit 502 de la bibliothèque du Métrochion du Saint-Sépulcre dans le quartier du Phanar à Constantinople. Voir Émile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, op. cit., p. LXXXV.

⁴² Ioan-Aurel Pop, « Il patriarcato di Costantinopoli e la chiesa ortodossa della Transilvania (XIV-XVII sec.) », dans *Le patriarcat œcuménique de Constantinople aux XIV^e-XVI^e siècles*, op. cit., p. 105.

⁴³ Émile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, op. cit., p. LXXXV et p. 314 : « Ce sont des barbares qui nous gouvernent, qui ont ceint notre couronne de perles et de pierreries, que nous n'étions plus dignes de porter. Ceux qui ont de la cervelle dans la tête, voilà ceux qui la portent. Mais nous, nous espérons que Michel le Brave va tirer l'épée pour nous restituer notre sceptre ! Malheur à nous, gens de peu d'intelligence, qui mettons nos espérances dans l'Espagne et dans les grosses galères des Vénitiens ! Nous nous imaginons qu'ils vont venir, le glaive en main, tuer le Turc, s'emparer de l'empire et nous le restituer ! Nous espérons aussi qu'une race blonde viendra de la Russie briser nos fers ; nous avons foi dans les oracles, les fausses prophéties [...] ».

⁴⁴ Titre nobiliaire d'origine slave, ce terme désigne les souverains des principautés roumaines.

nécessairement fait preuve du même zèle, mais il convient de rappeler que le patriarche, responsable de ses fidèles, était soumis au contrôle direct du Sultan. Non seulement un patriarche pouvait être écarté du pouvoir par un concurrent qui aurait offert une plus grande somme ou par l'influence d'une famille rivale (comme celle des Cantacuzène), mais il pouvait être également démis de ses fonctions (Néophyte II) ou même assassiné (Cyrille Loukaris). Leur position diverge donc de celle des acteurs « de terrain » que sont les métropolites, les évêques et les prêtres.

Métropolites, évêques et prêtres : des acteurs « de terrain »

Si certains patriarches ont tenté de mettre en place un cadre de pensée théorique, il ne fait pas de doute que nombre d'hommes de foi grecs de dignité plus modeste ont pu jouer un rôle beaucoup plus concret dans l'opposition à la domination ottomane. Métropolites et archevêques, et à l'échelon encore inférieur, prêtres, bénéficiant d'un ancrage territorial plus marqué, ont dû faire face au besoin impérieux de trouver les ressources nécessaires, y compris de provenance étrangère, en termes d'hommes, d'armes et de moyens financiers.

Dionysos Rhallys Paléologue, métropolite de Trnovo, dans la Bulgarie actuelle, proche conseiller de son cousin Andronic Cantacuzène, ban⁴⁵ de Valachie puis de Moldavie, ainsi que du voïvode Michel le Brave, constitue un bon exemple⁴⁶. Paolo Giorgii, agent de l'empereur Rodolphe II, confirmait à son maître l'importance de Dionysos pour l'implication des Bulgares dans la lutte, ainsi que la confiance qu'il

⁴⁵ Gouverneur régional.

⁴⁶ Radu Paun, Pouvoirs, offices et patronages dans la principauté de Moldavie au XVII^e siècle : l'aristocratie roumaine et la pénétration gréco-levantine, Paris/Bucarest, École des Hautes études de sciences sociales/Universitea Bucuresti, 2003, p. 50–52.

méritait⁴⁷. En effet, dans une lettre rédigée au prince valaque le 16 mai 1600, le métropolite souligne la volonté des Bulgares et des chrétiens des pays roumains de se battre à ses côtés contre les ennemis de la chrétienté, et atteste la bonne volonté des peuples de Thessalie, d'Épire, de Macédoine et voisins de la Grèce, prêts à souffrir « mille morts » pour la foi et pour échapper à l'oppression⁴⁸. Déjà en 1597, Giorgii avait rapporté à l'archiduc Maximilien que Dionysos préparait un soulèvement au sud du Danube qui aurait mobilisé « 200 000 personnes⁴⁹ ». Après la mort de Michel le Brave, le prélat semble avoir gardé certaines relations avec le Saint-Empire romain germanique, allant jusqu'à séjourner à Vienne quelque temps après. C'est là qu'il rencontra des représentants du duc de Nevers Charles Gonzague Paléologue, qui projetait une expédition contre les Ottomans en Morée et encourageait à la révolte (tentative qui rencontra un certain écho auprès des Maïnotes entre 1609 et 1612)⁵⁰.

L'archevêque d'Ohrid⁵¹ Athanase Riseas, déjà instigateur de plusieurs projets de rébellion en Macédoine et en Épire, eut vent de cette tentative par le biais du métropolite Dionysos Rhallys. Il donna suite à celle-ci en 1612–1615 lors d'un voyage à Naples, où il prend contact avec Pedro Téllez-Girón, duc d'Osuna, vice-roi de Sicile, puis de Naples – le

⁴⁷ Eudoxiu Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, Bucarest, Academiê Române, 1903, vol. XII, doc. CMXVI, p. 565.

⁴⁸ Eudoxiu Hurmuzaki, *Documente privitoare*, op. cit., doc. MCCLXI, p. 1019.

⁴⁹ Ibid., doc. DLXII, p. 370 et doc. CCCXXXII, p. 289–290.

⁵⁰ Jean Alexandre Buchon, *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies*, Paris, Au Comptoir des imprimeurs unis, 1843, vol. I, p. 291–292 ; Stéphanos J. Papadapoulos, « Le métropolite de Véliko Tirnovo Denis Rallis Paléologue et ses efforts pour la libération des Grecs et des Bulgares asservis (fin XVI^e siècle–début XVII^e) », *Културни и литературни отношения между българи и гърци от средата на XV до средата на XIX век*. С., 1984, n° 47–50, p. 31–38.

⁵¹ Étant l'un des seuls archevêchés autocéphales, l'archevêché d'Ohrid représente alors l'une des fonctions les plus prestigieuses de l'Église orthodoxe. Ohrid est l'un des grands centres orthodoxes des Balkans du Moyen-Âge au XVIII^e siècle.

même qui avait été contacté par un envoyé du duc de Nevers⁵². Athanase s'était quant à lui lancé précédemment dans un long périple dans l'Ouest (1595–1609), allant et venant entre Naples, Lecce, Rome, Côme et Prague, puis jusqu'en Russie⁵³. Ainsi, la participation de ces deux prélats, issus de différentes régions, à ces tentatives de soulèvements contre le pouvoir ottoman montre un certain pragmatisme face au besoin d'un soutien financier et militaire étranger.

Si les métropolites, du fait de leur statut relativement important, figurent en bonne place sur la scène internationale à l'occasion des projets de révolte tout en disposant d'une assise territoriale, le rôle des simples prêtres ne doit pas être minoré. À une échelle plus locale, ils semblent se faire le relais de leur hiérarchie : de nombreux prêtres figurent parmi les signataires de projets de révolte, ce qui constitue un acte fort, car en cas de passage à l'action, ils subissent souvent de plein fouet la répression.

On retrouve ainsi une pétition adressée au vice-roi de Naples en mars 1605 par des Épirotes, mais signée par des prélats issus de différentes régions de la Grèce : le métropolite et archevêque de Thessalonique, le métropolite de Larissa, le métropolite de Patras, plus d'une dizaine d'évêques ainsi que plus d'une vingtaine de prêtres issus, pour la plupart, de la région de l'Épire⁵⁴. On remarque parmi les noms des signataires ceux de membres d'importantes familles comme les Igumenos, les Glykis ou les Melissenos, largement représentés dans la diaspora grecque et intégrés dans les sphères intellectuelle, commerciale,

⁵² José M. Floristan Imizcoz, *Fuentes para la política oriental de los Austrias*, op. cit., p. 450–451 et doc. IV, p. 481–484.

⁵³ Vladimir Lamansky, *Secrets d'État de Venise*, Saint-Pétersbourg, Imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1884, p. 498–500.

⁵⁴ José M. Floristan Imizcoz, *Fuentes para la política oriental de los Austrias*, op. cit., doc. IX, p. 158–165.

politique et religieuse. La fréquence de ce type de documents souligne les interconnexions entre ces différents milieux, favorables aux révoltes.

Plus original, mais non moins révélateur, est le cas de Synadinos de Serrès (1600–1662 ?) en Macédoine. Simple prêtre, ayant séjourné quelque temps au sein de la communauté du Mont Athos, il a rédigé une œuvre littéraire dans laquelle il relate les événements survenus dans sa ville de Serrès, au sein de laquelle il revient sur les rapports tendus entre Chrétiens et Turcs. Ces derniers y sont décrits comme impies, voleurs, sodomites, haïssant les chrétiens et détruisant les églises quand ils le peuvent⁵⁵. L'intérêt de cette œuvre réside dans sa date de composition : la fin du XVII^e siècle, donc bien des décennies après la rédaction de la chronique de Mathieu de Myre, dont il reprend pourtant la complainte sur la chute de Constantinople⁵⁶. Il en aurait du moins recopié l'introduction, dans laquelle il parle du rôle des lettrés qui consiste à conserver la mémoire des actions héroïques⁵⁷. L'histoire du monde se trouve résumée à la chute de Constantinople, symbole d'une grandeur passée et origine des tristes temps nouveaux⁵⁸. Il serait logique de penser que Synadinos ait eu accès à cette œuvre lors de son séjour au Mont Athos, ainsi qu'à d'autres sources de ce type, la communauté athonite n'étant pas non plus imperméable à ces idées. Cette influence littéraire montre bien la circulation des idées et le rôle de ces chroniques dans la constitution d'une mémoire collective.

La fin du XVI^e siècle et surtout le début du XVII^e siècle sont donc l'occasion d'une sorte de « réveil » grec marqué par un certain nombre de

⁵⁵ Paolo Odorico, *Conseils et mémoires de Synadinos*, Paris, Édition de l'Association Pierre Belon, 1996, p. 43.

⁵⁶ Ibid., p. 20–23.

⁵⁷ Ibid., p. 23.

⁵⁸ Ibid., chap. I, p. 57, l. 1–2, : « Et voilà, mon frère très doux, je t'écris sur la nation des Romains, comme nous sommes devenus et comment nous avons perdu Constantinople et tous nos biens ».

révoltes après plus d'un siècle de léthargie. Comme le souligne Paolo Odorico, c'est également une période où le sentiment de solidarité entre les populations helléniques chrétiennes se développe avec l'apparition, plus tardive, d'une production littéraire historique et non plus uniquement religieuse, touchant non plus seulement les élites mais aussi les couches inférieures de la population, comme en témoigne le cas de Synadinos, prêtre de Serrès⁵⁹. Il s'agit d'une littérature néohellénique où se définit peu à peu une identité, fortement liée à la religion et à un passé commun.

Dès la chute de Constantinople, les religieux participent aux premiers mouvements de résistance contre le pouvoir ottoman, jouant un rôle clef dans l'opposition culturelle et idéologique, mais aussi dans l'organisation de révoltes (par la recherche d'aide étrangère ou la mobilisation des fidèles). Pour autant, un grand nombre d'entre eux a préféré opter pour une cohabitation, si ce n'est une collaboration, avec les autorités ottomanes, que ce soit pour préserver leur statut, la sécurité de leurs communautés ou même la pratique de leur religion.

Il convient de souligner que ces religieux, notamment patriarches et métropolitains, favorables ou non à un rapprochement avec les Latins, sont tous liés d'une manière ou d'une autre à l'Occident, qu'ils proviennent de régions-interfaces (Crète, Épire...), qu'ils aient étudié en Italie (à Padoue notamment) ou qu'ils disposent d'un réseau de contacts à l'Ouest, accroissant leurs possibilités. Il n'est pas étonnant que ces religieux contribuent à la lutte contre les Ottomans. Outre leur incontestable autorité sur une bonne part de la population, l'orthodoxie occupe une place essentielle dans la mise en place d'un embryon d'identité grecque où religion, passé commun (par les références à la Grèce antique et à Byzance) et langue (à travers la constitution d'écoles) servent de ciment.

⁵⁹ Paolo Odorico, *Conseils et mémoires de Synadinos*, op. cit., p. 27 et sq.

La constitution d'Épidaure de 1822, en considérant comme Grecs tous les « autochtones chrétiens » et en attribuant donc au critère religieux un caractère juridiquement discriminant dans la définition même de la qualité de Grec, témoigne de l'importance de la religion dans cette identité au seuil des luttes pour l'indépendance du XIX^e siècle.